

raît ici, dans la merveilleuse mosaïque de la conque absidale.

Sur un ciel d'un bleu sombre où scintillent des nuages de pourpre et d'or, le Christ se dresse grave, majestueux et d'une mélancolie sublime. Du bras droit, il fait le geste qui accueille et pardonne. Sa main gauche tient le livre des secrets divins qu'il est venu révéler : *Jesus liber sigillatus*. A ses pieds, sur un terrain émaillé de fleurs, les princes des Apôtres, revêtus de la toge et du pallium, lui présentent les martyrs arabes Cosme et Damien. Les eaux salvatrices du Jourdain coulent près de là. Et, du haut d'un palmier, un phénix, symbole de la résurrection, prend son essor. Deux autres personnages, saint Théodore et le pape Félix IV, participent à la scène principale.

Cette œuvre, si imparfaite, si grossière à tant d'égards, est cependant de celles qu'on n'oublie pas ; car elle est tout imprégnée de vie morale. L'apparition du Christ au travers de la nuée de pourpre et d'or est une des plus émouvantes que l'art ait évoquées. Quant aux deux martyrs, quelles obsédantes figures ! Rudes, presque barbares, mais belles de souffrance et d'énergie, elles semblent l'image du fanatisme dans une âme inculte.

SAINTE-MARIE-L'ANTIQUE

La Basilique palatine. — Martin I^{er} et Jean VII. —
Rome et Byzance.

Au pied du Palatin, à l'endroit où s'élevait naguère l'Église de Sainte-Marie-Libératrice, les archéologues ont exhumé un des monuments religieux les plus intéressants qui soient à Rome : l'Église de Sainte-Marie-l'Antique.

La façade bordait la *Via Nova*, près du Temple d'Auguste. Un monastère attenait à l'un des murs latéraux. Sur l'autre côté de la rue, un bâtiment d'habitation et un oratoire isolé occupaient la place qui sépare la demeure des Vestales du Temple des Dioscures.

Construite vers le milieu du quatrième siècle, l'église est conforme au plan des premières basiliques chrétiennes. On y voit un *atrium*, un *narthex*, un long vaisseau divisé en trois nefs par deux rangs de colonnes corinthiennes, une *schola cantorum*, un *presbyterium*, un arc triomphal et, dans le fond de la nef majeure, une abside.

Ce qui frappe, dès l'abord, c'est la richesse de la décoration murale. Il n'est pas une surface qui ne soit ornée de fresques.

Ces compositions datent, pour la plupart, du pontificat de Jean VII (705-707); les plus récentes, celles de l'abside, paraissent avoir été peintes vers le milieu du neuvième siècle. Exécutées par des artistes byzantins, elles représentent des scènes bibliques et des personnages sacrés, Joseph en Égypte, David et Goliath, les Prophètes, l'Annonciation, l'Adoration des mages, le Crucifiement, les Apôtres, le Sauveur dans sa gloire, et tout un cortège de saints, de martyrs et de papes. On y reconnaît les types traditionnels de l'iconographie orientale, avec leur aspect accoutumé de raideur ascétique. Ça et là, pourtant, quelques figures, — comme la Vierge trônant avec l'Enfant Jésus, le Christ au Calvaire, le Rédempteur entouré de Saints, — trahissent une inspiration personnelle, d'où leur vient une austère poésie, une beauté simple et forte.

Fût-elle moins ornée, Sainte-Marie-l'Antique n'aurait guère moins de prix. D'abord, le lieu même où elle a été construite suffirait à la rendre intéressante. Quel site, en effet, pour une église chrétienne! Les monuments les plus

vénérés du paganisme l'enserraient de toute part. On n'y pouvait accéder sans passer devant les sanctuaires de Castor et de Pollux, de Vesta, de Juturne, de César, d'Auguste. Il n'y avait pas, sur tout le Forum, un endroit aussi riche en souvenirs sacrés. Le prestige de la puissance impériale s'y manifestait également; car le Palais de Tibère s'étendait jusque-là. Élever une basilique en un pareil lieu, — ce seul fait suffirait à prouver combien, vers l'année 350, le christianisme était puissant déjà et sûr de sa force. Sainte-Marie-l'Antique offre encore cette particularité d'être la première église de Rome qui ait été consacrée à la Vierge, Sainte-Marie-Majeure n'ayant été fondée qu'en 364.

La Basilique palatine évoque enfin le souvenir des luttes qui, aux septième et huitième siècles, mirent aux prises le pouvoir apostolique et la souveraineté impériale, les successeurs de saint Pierre et les héritiers de Constantin. Grave débat, dans lequel se jouait l'avenir politique du Saint-Siège, et qui allait décider si l'Église romaine demeurerait dans l'allégeance byzantine, ou si elle deviendrait lombarde, ou si elle passerait au service des rois francs.

Un des protagonistes du conflit, Martin I^{er},

a précisément son portrait sur un des murs de Sainte-Marie-l'Antique. Pour couper court à la fameuse querelle du monothélisme, l'empereur Constant II avait fixé, par édit, la solution doctrinale et défendu que la thèse fût jamais plus discutée. Au mépris de cet ordre, Martin I^{er} assembla un concile et fit annuler, comme hérétique, la sentence souveraine. L'Empereur riposta par un coup de force. Au printemps de 653, l'Exarque de Ravenne, Théodore Calliope, descendit sur Rome avec une troupe armée. Le Pape, malade à ne pouvoir quitter son lit, se fit transporter dans la Basilique du Latran, au pied même de l'autel. Dans la nuit du 17 juin, l'Exarque et ses hommes brisèrent les portes de l'église. Les serviteurs du pontife essayèrent de le défendre, tandis que ses chapelains accourus criaient au secours et proféraient l'anathème. Mais, d'un revers d'épée, les Byzantins éteignirent les cierges qui éclairaient la nef. Dans un violent tumulte, Martin fut entraîné au dehors. On le jeta dans une galère qui attendait sur le Tibre et qui l'emmena prisonnier à Constantinople. Durant six mois, il fut accablé d'outrages par son vainqueur. On le dégrada en place publique; on le promena, les chaînes au cou, à travers la ville; on l'exposa, des journées

entières, aux insultes de la populace. Sa fermeté ne se démentit pas un instant. Pour finir, on le déporta en Chersonèse où il mourut presque aussitôt.

Un autre acteur de cette grande crise, acteur moins héroïque mais plus habile et plus heureux que Martin I^{er}, le pape Jean VII, a conféré à Sainte-Marie-l'Antique un titre de gloire encore plus précieux que ses fresques. Il a élevé contre les murs mêmes de la basilique une habitation luxueuse dont il fit sa résidence officielle et que, durant près d'un siècle, ses successeurs préférèrent au Latran. Une rampe faisait communiquer les bâtiments avec le Palatin. La nouvelle demeure pontificale se dressa donc en face des édifices délabrés où quelques fonctionnaires byzantins, le Duc de Rome et le Préfet de la Ville, représentaient l'autorité, chaque jour amoindrie, des empereurs d'Orient.